

Micro



SOUTENEZ - NOUS!
PAGES 30-32

LE NOUVEAU JOURNAL ROMAND

**IMAGINÉ, ÉCRIT
ET LU DANS
LES BISTROTS**

**CENTRÉ SUR
LE REPORTAGE
DE TERRAIN**

DES BÉBÉS AU LABO

A photograph of a baby sitting in a white and blue bouncer, looking towards a computer monitor. The monitor displays two faces side-by-side: a smiling woman on the left and a woman with a furrowed brow on the right. The scene is dimly lit, with a red light source visible in the background.

TEXTES: FABIEN FEISLI
PHOTOS: SÉBASTIEN ANEX

L'Université de Genève accueille deux babylabs permettant de mieux comprendre les compétences des nourrissons. ▶

L'une des difficultés majeures de ces recherches est de trouver des parents prêts à confier leur bambin. ▶

Ce domaine d'étude, relativement jeune, souffre encore d'un manque de reconnaissance. ▶

L'expérience débute par un dessin animé coloré. Sous les yeux attentifs de Nayam, cinq mois, une ribambelle d'animaux défilent sur l'écran. Installé sur sa chaise réhaussée, le bébé contemple des lions, des tigres et des léopards gambader dans la savane. Puis apparaît un point coloré que l'enfant suit du regard et qui permet de calibrer les capteurs. Finalement, les choses sérieuses commencent. Une voix neutre prononce des mots inintelligibles et deux faciès humains se dessinent sur un fond noir, chacun traduisant une émotion différente. De l'autre côté de la paroi isolant l'enfant, Amaya Palama gère l'ensemble du processus depuis son ordinateur.

«L'objectif est de savoir s'ils sont capables de faire le lien entre l'émotion d'une voix et celle d'un visage», explique cette assistante doctorante de 27 ans qui a consacré sa thèse à cette question. Au total, quatre états sont testés: la colère, la peur, le dégoût et la joie. «On voit que son regard fait des allers-retours entre les deux visages. Il se concentre sur les zones importantes: les yeux et la bouche», décrit la chercheuse qui est également la maman du petit garçon. Elle pointe l'intérêt de ce type de recherches: «Ils ne peuvent pas parler. Donc nos études, c'est une manière d'entrer dans leur tête pour mieux les comprendre».

Situé au troisième étage du bâtiment

Unimail, à Genève, le babylab d'Amaya Palama mêle science et enfance. Dans cette petite pièce étroite, les autocollants colorés et les peluches côtoient les ordinateurs et les dispositifs de suivi oculaire. En six ans, ce laboratoire a vu défiler plusieurs centaines d'enfants. «Moi-même, j'en ai rencontré plus de 400 dans le cadre de mon doctorat», affirme la Genevoise. Pour autant, elle assure que le plaisir de travailler avec chacun d'entre eux reste

intact. «Tous les bébés sont différents. Ils sont tellement mignons qu'on ne s'en lasse pas.»

Dur dur de trouver des bébés!

La jeune femme souligne, toutefois, les difficultés à mener de telles recherches. «La partie la plus fatigante est le nombre de parents qu'il faut démarcher pour trouver des bébés». Car les critères d'âge pour participer à l'étude sont particuliè-

rement restreints. «À cette période de la vie, leur développement est tellement rapide qu'une semaine de différence, c'est énorme.» Autre frein rencontré par les chercheurs, la réticence de certains parents à laisser leur enfant devant un écran. «C'est vrai qu'on préconise de les éviter avant 3 ans. Mais c'est un problème si le bébé les regarde de manière régulière. Dans notre cas, l'expérience ne dure que cinq minutes», précise Amaya Palama. ►

«Nos recherches, c' est une manière de rentrer dans leur tête.»

Amaya Palama



Malgré quelques touches colorées, l'ambiance reste très studieuse dans le laboratoire.



Amaya Palama partage les deux babylabs de l'Université de Genève avec sa collègue Fleur Lejeune et le professeur Edouard Gentaz.

► Un étage plus haut, dans l'autre babylab de l'Université de Genève, Fleur Lejeune va dans le même sens. «Quand j'utilise le terme «recherche», il y a une inquiétude chez certains parents. Ils ont l'impression que l'on va coller des électrodes sur la tête de leur bébé», détaille la chargée de cours en psychologie du développement. Elle assure, toutefois, qu'en douze ans dans le domaine, tous les parents qui ont participé à ses études sont repartis contents et heureux d'en savoir un peu plus sur leur enfant.

Dans le laboratoire où elle officie, ce sont trois caméras et une rangée de vitres sans teint qui permettent d'observer les bambins en action. «Nous travaillons sur la vision, l'ouïe et le toucher pour essayer de comprendre ce qu'un bébé entre 4 et 12 mois perçoit de son environnement», explique-t-elle. Une telle étude peut no-

tamment servir de point de comparaison afin d'identifier plus rapidement d'éventuelles difficultés attentionnelles chez des enfants prématurés. Un objectif louable, mais qu'il n'est pas toujours facile de faire comprendre.

Des bambins récalcitrants

«C'est vrai qu'il y a un manque de connaissance au sein du grand public sur l'importance de ces études», regrettent les deux chercheuses. Elles soulignent notamment le faible nombre de babylabs en Suisse. «On s'intéresse au sujet seulement depuis cinquante ans. Il n'y a pas si longtemps, on pensait encore que les bébés n'avaient aucune compétence à la naissance», pointe Amaya Palama. Une vision qui a bien évolué depuis. «Quand on prend le temps de les observer, on se rend bien compte qu'ils traitent l'information. C'est par- ►

« Tant qu'on ne lui plante pas des aiguilles dans le crâne... »

C'est par le bouche à oreille que Séverine et sa fille d'alors trois mois Estelle* ont atterri dans le laboratoire d'Amaya. «Moi, je ne connaissais pas du tout l'existence des Babylabs. D'ailleurs, j'étais un peu naïve, je ne m'attendais pas à un matériel aussi pointu», reconnaît la jeune maman. Malgré le côté scientifique de l'installation, elle s'est sentie à l'aise durant toute l'expérience. «Amaya s'est montrée douce

et chaleureuse, je n'ai eu aucun souci à lui confier Estelle. Et la petite n'a pas râlé du tout même si le système n'arrivait pas à capter ses yeux». Malgré ce premier échec, cette éducatrice spécialisée se dit prête à participer à d'autres recherches. «Tant qu'on ne lui plante pas des aiguilles dans le crâne...»

*prénom d'emprunt

« Dans le cadre de mon doctorat, j'ai travaillé avec plus de 400 bébés. »

Amaya Palama



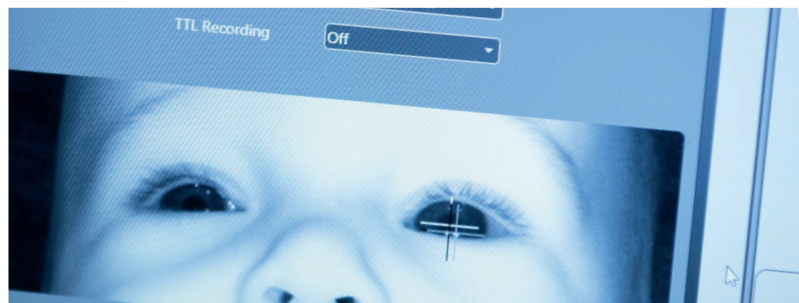
Le babylab du quatrième étage est équipé de trois caméras et de vitres sans teint.

► fois frustrant parce qu'on voit ce dont ils sont capables, mais c'est difficile de le retranscrire scientifiquement.»

Car les bébés ne sont pas toujours coopératifs. «Il y a au moins 50% des données que nous ne pouvons pas utiliser. S'ils pleurent, s'ils sont fatigués, malades ou stressés, on ne peut rien faire», détaille Amaya Palama. Fleur Lejeune abonde. «Nous n'avons pas la possibilité de leur donner des consignes. Nous devons donc nous adapter à eux». Un facteur humain que leurs confrères universitaires ont

parfois du mal à saisir. «Certains ont le sentiment que nous sommes moins rigoureuses, ils ont moins de considération pour nos études que pour d'autres. Mais c'est parce qu'ils connaissent mal notre domaine», assure la chercheuse. D'ailleurs, avant de nous quitter, Amaya Palama lâche une dernière anecdote en rigolant. «Une collègue qui voulait faire des tests sur des enfants m'a demandé si elle pouvait utiliser mon labo. Elle imaginait que j'avais un stock de bébés à disposition!» ■

« C'était très impressionnant de voir ce qu'il regardait »



Un dispositif de suivi oculaire permet de déterminer très précisément ce que le bébé est en train de regarder.

«Ils font ce qu'ils peuvent pour rendre le babylab accueillant, mais cela reste un laboratoire», se souvient Mélissa. Cette maman genevoise a pris part à l'étude d'Amaya durant l'été 2018 avec son fils Julien alors âgé de 9 mois. «Je le savais curieux, mais c'était très impressionnant de voir ce qu'il regardait. Cela m'a permis de réaliser ses compétences».

Éducatrice de profession, Mélissa avait déjà côtoyé ce genre de recherches durant ses études. «Les bébés n'ont pas les moyens de communiquer donc cela permet de mieux les connaître». Et si elle-même a beaucoup apprécié cette expérience, le papa s'est montré plus dubitatif. «Il ne voyait pas vraiment ce que cela pouvait apporter», sourit-elle.



LE DESSIN DE **BEN**

CLIMAT: LA JEUNESSE MET LA PRESSION SUR LES AUTORITÉS.



JANVIER - FÉVRIER 2019

11

EN PARTENARIAT AVEC  **la torche 2.0**
Premier média satirique local à sévir
sur le Web et sur une App. www.latorche.ch

SOUS LES BUS, LE SEYON

NEUCHÂTEL -
DESSINÉ PAR
VINCENT L'EPÉE

La voie est libre pour les bipèdes le samedi à la rue du Seyon à Neuchâtel. Au moins pour un moment. Les transports publics neuchâtelois (Transn) testent, durant un an, un parcours de remplacement pour leurs bus afin d'éviter de circuler en zone piétonne. ■

Ubain Torché

**NEUCHÂTEL:
LES CHAUFFEURS TRANSN MITIGÉS
AU SUJET DE LA FERMETURE DE LA RUE
DU SEYON**



VINAIGRETTE

JURA - DESSINÉ PAR **PITCH**

Après la Damassine, voici que le raisin fait des siennes! Les récoltes 2018, dans le Jura, ont, en effet, été exceptionnelles.

Selon les spécialistes, tant la qualité que la quantité sont au rendez-vous. On se réjouit! ■ **Hilari Ozéclat**

**2018, ANNÉE EXCEPTIONNELLE
POUR LES VIGNES DE LA RÉGION**



VALAIS, DES POUBELLES POLITIQUES

VALAIS - DESSINÉ PAR **PIGR**

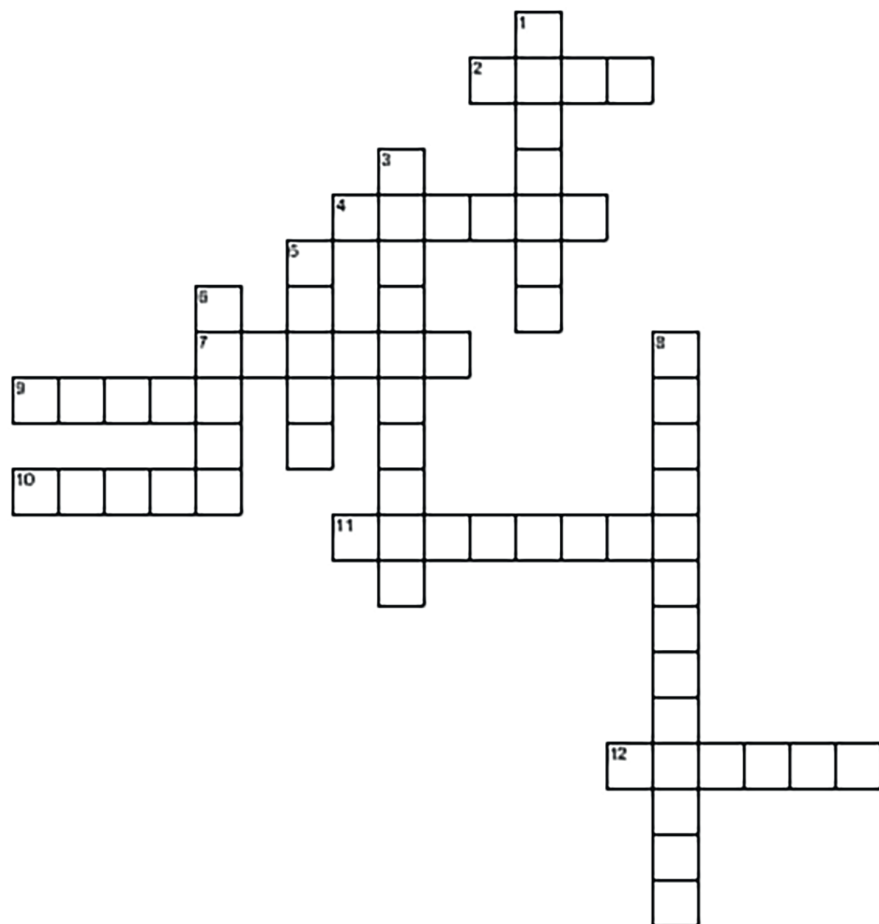
**La taxe au sac fait diminuer
les ordures de 35% en un an**



Laissez libre cours à votre imagination pour rédiger **votre petite annonce** à l'intention des clients de cet établissement. Puis, prenez-la en photo et partagez-la sur les réseaux sociaux avec le mot-clé **#microannonces**.

PARLEZ-VOUS ROMAND ?



HORIZONTAL

- 2. Vingt points.
- 4. Sert à transporter ses courses.
- 7. On l'apprend par cœur à l'école.
- 9. Elle croustille à l'apéritif.
- 10. Bonne cuite.
- 11. Un cri tonitruant.
- 12. Abri sur l'Alpe.

VERTICAL

- 1. On le trouve dans le papet.
- 3. On la trouve au bistrot.
- 5. On le trouve dans le lit.
- 6. Longtemps interdite.
- 8. Tous de la même année.

Mic

«CHEZ NOUS, C'ÉTAIT MOI LA FEMME»

PENTHALAZ
S'INTERROGE
SUR LA GRÈVE
DES FEMMES 2019
PAGES 24 - 27

**UN FRIBOURGEOIS
CHANGE LES
DÉCHETS EN ART**

**SOUTENEZ
NOTRE PROJET
PAGES 30-32**

LE CANTONNIER QUI FAIT PARLER LES DÉCHETS

TEXTES ET PHOTOS: LAURENT CROTTET

A Fribourg, Bertrand Kurzo façonne des sculptures à partir des déchets qu'il ramasse. ►

Ce cantonnier de 55 ans puise son inspiration dans la Sarine, la rivière au bord de laquelle il est né. ►

Les milliers d'œuvres d'art conçues par cet autodidacte aiment dénoncer les travers de notre société. ►



A Fribourg, les cantonniers sont des artistes. Certains connaissent celui à la rose, l'écrivain, Michel Simonet. Mais il y a aussi son collègue, le «sculpteur récup», comme il se définit, Bertrand Kurzo. Agé de 55 ans, cet enfant de la Basse-Ville est né sur les bords de la Sarine et y vit toujours. «C'est de ses eaux que je tire les matières premières pour mes sculptures: le métal et les pierres», raconte cet autodidacte au regard bleu acier. Pourtant, cette rivière qu'il adore lui était interdite enfant, car son grand-père s'y était noyé.

Aujourd'hui, c'est une source d'inspiration inépuisable. «C'est comme une muse. Quand les idées me manquent,

une promenade au bord de l'eau, une branche qui ondule dans le courant, suffisent souvent à faire naître une vision de ce que deviendra le morceau de ferraille que je viens de trouver».

Son chapeau vissé en permanence sur la tête, Bertrand Kurzo n'a de cesse d'arpenter les berges de son cours d'eau fétiche. Il en profite pour les débarrasser de leurs détritits. «Lorsque je pars pour une promenade, je prends souvent un sac poubelle avec moi que je ramène, la plupart du temps, bien rempli. Cette rivière me donne tellement: je lui dois bien ça!»

Si ramasser les déchets fait également partie de son travail, il voit la profession de cantonnier comme beaucoup plus que cela. «Il y a 30 ans, m'est apparue l'opportunité de faire ce dont je rêvais: me promener dans les rues de ma ville en nouant des contacts privilégiés avec ses habitants, tout en gagnant ma vie. Et c'est un métier qui laisse une grande liberté pour réfléchir.» Cerise sur le gâteau, ses collègues mettent régulièrement de côté des déchets pouvant servir à ses sculptures.

«Remettre en question notre société»

Quand on entre dans l'atelier de Bertrand Kurzo, au cœur de la Basse-Ville fribourgeoise, on est tout de suite assailli par la tribu de petits personnages tout tordus qui l'accompagnent depuis ses débuts. D'abord en fil de fer, ils sont aujourd'hui composés d'éclats de soudure

agglomérés, la technique la plus utilisée par l'artiste. Solides, ils portent du poids et souvent beaucoup de responsabilités. «J'aime remettre en question les travers de notre société par l'intermédiaire de mes sculptures. La surconsommation, la pollution et le profit à outrance sont des sujets que je peux pointer du doigt». Le téléphone portable est l'un de ses souffre-douleurs préférés. «J'aime les fracasser, même si j'en possède un par nécessité», reconnaît-il.

Même la religion, pourtant un sujet sérieux à Fribourg, siège du diocèse, est parfois ciblée. «Pas par provocation, mais pour faire admettre que l'on peut avoir une autre vision des choses. Dans ce domaine, chacun garde une grande ►



«J'aime fracasser les smartphones»

Bertrand Kurzo, cantonnier à Fribourg



C'est dans son atelier de la Basse-Ville de Fribourg que le cantonnier transforme les déchets ramassés en œuvres d'art.

► liberté d'interprétation et j'en profite». Toutefois, Bertrand Kurzo raconte avoir eu beaucoup de mal à terminer la pierre tombale d'un ami cher décédé il y a quelques mois: «Tant que je n'avais pas fini cette œuvre, il était encore parmi nous. Maintenant le monument est achevé et le processus de deuil accompli».

«Garder ma liberté»

S'il pouvait sculpter à nouveau son parcours de vie, le Fribourgeois n'y changerait pas un clou, pas une vis. Il reconnaît, toutefois, une frustration: son père est décédé, il y a vingt ans, sans avoir vu sa première exposition. Mais, Bertrand Kurzo est désormais tourné vers l'avenir. Au gré des chantiers et des démolitions dans son quartier, il amasse des reliques qu'il pourra, dès qu'elles seront assez nombreuses, mettre en forme et présenter au public. L'association «Les Anges d'Angeline»,

active dans l'aide aux parents d'enfants atteints de cancer peut, elle aussi, compter sur lui. Une exposition est prévue à Grangeneuve (FR) en avril 2019.

L'artiste, qui a conçu des milliers d'œuvres, reçoit également de plus en plus de commandes privées. «Mais je veux absolument garder ma liberté de création et je demande toujours carte blanche au client». Il serait heureux que sa passion devienne son métier, mais à une condition cependant: «Il faut absolument que le plaisir reste intact.» Une contrainte pas forcément évidente, surtout au vu de la difficulté actuelle du marché de l'art. «Je pense que je vais devoir attendre la retraite pour me consacrer entièrement à la sculpture. Mais là, ça va donner!» ■

Exposition du 5 avril au 15 mai à l'Institut agricole de Grangeneuve, à Posieux (FR).

«Morat-Fribourg, j'y ai tout fait!»

Bertrand Kurzo a une relation particulière avec la course Morat-Fribourg. D'ailleurs, ses yeux pétillent dès qu'on évoque le sujet. «J'y ai tout fait!», assure-t-il. Depuis sa première participation, où il avait dû tricher sur son âge car il n'avait que seize ans, le Fribourgeois a pris une quinzaine

de fois le départ du mythique parcours. Dans le cadre de son travail de cantonnier, il a également nettoyé les rues après le passage des coureurs. Couronnement de cette belle relation, depuis six ans, l'artiste façonne les œuvres qui récompensent les vainqueurs.



LA GRÈVE DES FEMMES

VUE DE PENTHALAZ



1305 Penthalthaz
Canton: Vaud
Population:
 3276 habitants (2017)
Altitude: 491 mètres
Superficie: 3,87 km²

Syndic:
 Piéric Freiburghaus
L'événement:
 La 25^{ème} édition du
 Venoge Festival
 du 21 au 25 août 2019.

Le 14 juin prochain, les femmes sont appelées à se mettre en grève pour dénoncer les discriminations dont elles sont victimes. Mais, en 2019, y a-t-il suffisamment de raisons pour justifier une telle démarche? Micro est allé poser la question dans le village de Penthalthaz (VD).

À mi-chemin entre Lausanne et Vallorbe (VD), Penthalthaz est «un petit village tranquille» selon les personnes rencontrées sur place. Quelques commerces, une polyclinique et une gare CFF partagée avec Cossonay. Selon la légende, si ses habitants sont surnommés les «Cancaniers», c'est parce que les femmes aimaient tout particulièrement jaser. Un village marqué par ses femmes donc et dont la célébrité locale est également de sexe féminin: Madeleine Chamot-Berthod, première Vaudoise à remporter une médaille d'or olympique en ski alpin.

«JE SUIS PESSIMISTE POUR CETTE GRÈVE»

«Je partage leur ressenti, il y a beaucoup de raisons de vouloir faire grève. C'est déplorable que nous ne soyons pas sur un pied d'égalité. Ça me révolte qu'elles bossent autant mais qu'elles soient payées moins. Par contre, si après tout ce temps l'égalité n'est toujours pas là, je ne suis pas sûr que cette grève servira à quelque chose. Il y a quelques années, j'ai participé à une marche à Lausanne et cela n'a rien changé. Mais j'espère être surpris.»

Michael Trocchio, 30 ans, mécanicien de précision



Photos: Damian Malloth

«IL Y A AUSSI DES INÉGALITÉS DANS L'AUTRE SENS»

«À mes yeux, c'est justifié! Il y a eu des améliorations par rapport aux conditions d'avant, mais c'est encore trop présent dans les esprits que la femme est inférieure, que c'est elle qui reste à la maison et qui s'occupe des enfants. Même si, dans ma génération, cela commence à changer. D'ailleurs, dans certains cas, les femmes sont davantage protégées que les hommes. Par exemple en ce qui concerne les divorces. Moi, je ne ferai pas grève, je ne travaille qu'avec des hommes et ils me traitent comme une princesse.»

Gwen Moduli, 31 ans, secrétaire



LA GRÈVE DES FEMMES

VUE DE PENTHALAZ

«LES HOMMES SONT BIEN LOTIS»



«Elles ont raison de vouloir faire grève. Quand elles rentrent à la maison après le boulot, c'est encore elles qui doivent s'occuper du ménage et de la nourriture. Bon, chez nous, c'était l'inverse. Ma femme a été syndic de Penthaz pendant dix ans, elle n'était jamais là, donc il a fallu que j'agisse. Sur la question des salaires et de la répartition des tâches, je comprends la grève. Après, en ce qui concerne le harcèlement sexuel, je ne suis pas sûr que cela soit la bonne solution. Il faudrait trouver une autre manière d'agir.»

Christian Charrotton, 67 ans, retraité

«LES FEMMES DEVRAIENT OSER DAVANTAGE»



«Pour moi cette grève est totalement légitime, j'espère qu'elle pourra faire bouger les choses! Par exemple, je suis maman au foyer et mon travail n'est pas du tout reconnu. On a l'impression que je suis celle qui ne fait rien alors que, certaines fois, je vous promets qu'on préférerait aller bosser. On est aussi considérées comme des objets sexuels. Vous voyez souvent des hommes qui se font siffler dans la rue? À l'inverse, une femme qui drague, on va dire: «celle-là, elle est chaude.»

Corine Rime, 44 ans, femme au foyer



«CELA N'ABOUTIRA À RIEN»

«Nous ne sommes pas vraiment convaincus par cette grève. Cela attire l'attention, mais ne va pas régler le problème. Les lois existent sur le sujet. Ce qu'il faut maintenant c'est les appliquer. C'est plutôt un débat social, il faudrait prendre le temps de s'asseoir autour d'une table et discuter pour trouver des solutions. L'important, c'est de sortir de cette opposition hommes-femmes. En fait, en Suisse, il y a plutôt un problème entre les riches et les pauvres.»

**José Feijoo, 61 ans, employé postal
et Nicole Favre, 58 ans, femme au foyer**

COMMUNES JURASSIENNES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI...

C Y Q N C M I M C A Z G Ç F B Z D E W V
 E C A Z C G W G O G M R M F G H N J P X
 P L Z N Ç F K V U N N H Z Ç B L O X M T
 A U Q K Q R P B R A T U S H P T X S L S
 U A G L C B C U C Ç B F E Q F C Z A O D
 V S P B V K Q B H X U G A U F S I C G K
 I W Q N E S E O A H K Y W U V O J D R E
 L W N A N I Z U P V A C E X C M R K A S
 L Y E Z D O B R O M L P I B P O R O N U
 E I A V L F S R I H U L K V U P N P D O
 R Z T D I S O I X Q B S Q S E O F J F J
 S E R S N N J G A N I O E L T R S U O U
 S N U O C G P N H M X R L N X T C Ç N E
 Z G O B O J L O P W E I U G U G K L T L
 S U C H U W Ç N R I O S U V W A Z T A P
 G L N F R T Ç G H M Q F S B E N N T I Y
 H V O B T B C Y R I Z C R O G L L S N T
 R Q B V Q K O A G X Q L L J R G Q W E J
 E P B M M S H P L V N Z E N T S J R Z O
 F S O O P C V O U T O X U E R H P M A D

BOURRIGNON
 CHARMOILLE
 DAMPHREUX
 EPAUVILLERS
 BUIX
 COURCHAPOIX

SOYHIERES
 BONCOURT
 LUGNEZ
 MONTFAUCON
 SAULCY
 PLEUJOUSE

GRANDFONTAINE
 ROSSEMAISON
 VENDLINCOURT
 SOUBEY

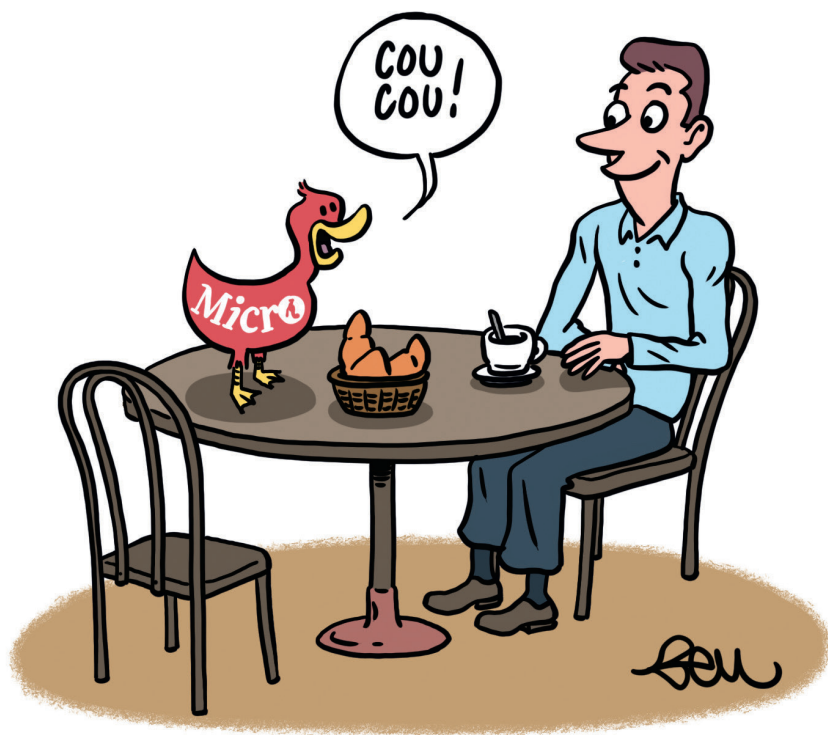
FACILE

1				6				8
6		9			1	2		
7	4			3		6		
9				4		3		7
4	7		3		8		5	2
8		3		1				4
		4		8			2	6
		1	7			8		5
2				5				1

DIFFICILE

1				4			7	
	4	3			2			1
		5	6					
				8		5		
6	5		2		3		9	7
		8		6				
					6	1		
2			8			7	4	
	9			7				8

MICRO, UN NOUVEAU CANARD DANS VOTRE BISTROT !



Merci à nos partenaires :


Slow Food® CH

 **PCL**
TOUTE
L'IMPRIMERIE

QoQa

 **la torche 2.0**

LE CONTACT HUMAIN COMME PRIORITÉ

Populaire et indépendant, le trihebdomadaire Micro préfère abandonner les autoroutes de l'actualité pour arpenter les chemins sinueux qui dessinent la Suisse romande. Cherchant à être aussi pertinents qu'impertinents, nous estimons que pour faire du bon journalisme, il faut aller à la rencontre de ceux dont nous souhaitons parler. Ainsi, tous les sujets publiés dans nos pages seront réalisés après un reportage de terrain.

UN JOURNAL PARTICIPATIF ET OUVERT À TOUS

Micro, c'est également une véritable communauté. Ouvertes au public, nos séances de rédaction auront lieu dans les cafés-restaurants qui nous soutiennent. Par ailleurs, nos lecteurs les plus investis pourront devenir membres de l'association Micro afin d'être régulièrement consultés sur l'évolution du projet. Ainsi, ils contribueront concrètement à cette aventure.

LES CAFÉS-RESTAURANTS AU COEUR DU PROJET

Imaginé, écrit et lu dans les bistrotts, Micro sera disponible principalement dans les cafés-restaurants partenaires. Les lecteurs pourront également s'abonner pour consulter nos contenus à la maison et sur Internet. Particularité de notre concept, les bistrotts auront la possibilité de payer la moitié de leur abonnement en bons cadeaux valables uniquement dans leur établissement. Ces coupons seront, ensuite, redistribués à nos abonnés.

Suivez l'aventure Micro sur www.microjournal.ch et sur les réseaux sociaux!

Le nouveau journal romand

MICRO A BESOIN DE VOUS!

Ce numéro 0 de Micro a été financé et réalisé bénévolement par les membres de l'association Micro. Pour que l'aventure continue, nous avons besoin de votre soutien!

Le 28 janvier, nous avons lancé une campagne de financement participatif sur la plateforme en ligne www.heroslocaux.ch.

Si nous récoltons au moins 90 000 francs de dons d'ici au 28 février, Micro verra officiellement le jour début mai 2019. Cet argent nous permettra de couvrir les frais d'impression et de livraison durant nos quatre premiers mois d'existence. Le temps, pour nous, de convaincre les cafés-restaurants romands de s'abonner à Micro.

Anciens collaborateurs du Matin ou professionnels des médias venus d'autres horizons, les membres de l'association Micro sont convaincus de la nécessité de voir naître un nouveau titre, populaire, indépendant et ancré en Suisse romande.

LA RÉDACTION

ASSOCIATION MICRO, IBAN: CH58 0900 0000 1520 5678 7.

Tous les dons seront reversés sur la plateforme de financement participatif.

Impressum

Association Micro:

Résidence La Côte 20,
1110 Morges

www.microjournal.ch

contact@microjournal.ch

Ont contribué à ce numéro:

Hugo Blaser, Caroline Piccinin,
Laurent Crottet, Ben, Sébastien
Anex, Jason Huther, Fabien
Feissli, Damian Malloth

Numéro 0:

janvier-février 2019
3000 exemplaires.

Imprimerie:

PCL Renens (VD)